

Bernard-Henri Lévy

Réflexions sur la Guerre,
le Mal et la fin de l'Histoire

précédé de

Les Damnés de la guerre

Grasset

Est-ce la fin ou le retour de l'Histoire ?
Qu'y a-t-il dans la tête d'un kamikaze ?
Pourquoi Hegel et Kojève croyaient-ils que le Mal n'a plus d'avenir ?
Qu'a confié le commandant Massoud à l'auteur de ce livre en 1981 puis en 1998 ?
Que disent les ruines de Sarajevo et de Manhattan ?
Comment un Normalien, disciple d'Althusser, se retrouve-t-il, à 20 ans, dans les maquis du Pakistan Oriental ?
Michel Foucault était-il meilleur journaliste qu'Hemingway ?
Pourquoi la guerre est-elle si « jolie » pour Proust, Apollinaire et Cocteau ?
Quand le monde a-t-il basculé de la logique de Clausewitz à celle d'Oussama Ben Laden ?
A quoi peut bien servir la philosophie dans les faubourgs de Bogota et de Bujumbura ?
Suffirait-il, pour arrêter le massacre, de tendre la main aux damnés du tiers monde ?
Que veulent les terroristes ?



17,99 €
118 FF
prix valable en France

www.edition-grasset.fr
2 246 62021 X
37-6728-2
2001-X

TABLE

Préface..... 7
Avertissement..... 21

LES DAMNÉS DE LA GUERRE

Avant-propos..... 25

1. Les diamants noirs de l'Angola..... 31
2. La longue marche des Tigres..... 53
3. Fin de l'histoire à Bujumbura?..... 77
4. Les maux de tête de Carlos Castaño..... 99
5. Le pharaon et les Nubas..... 121

**RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE,
LE MAL ET LA FIN DE L'HISTOIRE**

1. Après *Le Monde*, question de forme..... 145
2. Noms de pays..... 147
3. Esthétique de la guerre..... 148
4. Philosophie de la ville en ruine..... 151
5. La nostalgie de la guerre?..... 155
6. De l'insensé..... 162

7. Autobiographie : ce que je vais faire dans cette galère ..	165
8. Pourquoi je ne m'aime pas aimant Drieu (Note conjointe)	175
9. Des guerres athées ?	179
10. De l'insensé, encore	181
11. De l'insensé, toujours (Note conjointe)	187
12. Les mots de la guerre	190
13. Souvenirs de Bosnie et autres lieux	197
14. Logique du kamikaze	202
15. Arendt, Sarajevo : qu'est-ce qu'être damné ?	204
16. Debray, Kojève et le prix du sang	210
17. Autobiographie, deux	218
18. Le retour de l'Histoire	236
19. La nuit des enfants-soldats	239
20. Giono au Sri Lanka	241
21. De la difficulté d'être sujet	243
22. Être sartrien à Bujumbura ?	249
23. L'espèce humaine	251
24. Qu'est-ce que le courage ?	253
25. Hegel et Kojève africains	255
26. Notes conjointes	282
27. Hantologie	284
28. Qu'est-ce qu'une Épave ?	289
29. L'ange de l'Histoire	290
30. De la ruine, suite	291
31. L'histoire de la philosophie est morte au Burundi	292
32. Autobiographie, trois : éloge du journalisme	294
33. Foucault, journaliste (Note conjointe)	298
34. Foucault et l'Iran (Autre note conjointe)	304
35. Les noms de Sobibor	310
36. Ce que pleurent les endeuillés	311
37. Le parti des vaincus	312

38. BH juge de BHL.	315
39. L'œil des victimes voit-il nécessairement juste ?	319
40. Autobiographie, quatre : Mexique	321
41. Les sans-nom, pas les héros	326
42. Un mot de Hegel (Note conjointe).	333
43. Le théorème de Stendhal	333
44. Le dernier communisme	339
45. Barbares à visage humain	339
46. Éloge de la trahison	342
47. Humanitaire, trop humanitaire	344
48. Apocalypse now	352
49. En finir avec la guerre ?	353
50. La mort de Massoud	359
51. Je me souviens du commandant Massoud	360
52. Autobiographie, cinq : le Dibbuk	382
53. Autobiographie, six	388
54. La tentation de l'uchronie (Note conjointe).	392
55. Voir des hommes mourir de faim	393
56. Notes conjointes	396
57. La Shoah au cœur et dans la tête	397
58. Après la conférence de Durban (Ultime note conjointe).	401

LES MAUX DE TÊTE DE CARLOS CASTAÑO

Qui tue le mieux? Un fasciste ou un guérillero marxiste? Les paysans de Quebrada Naïn en débattent encore. Il y a un mois ce sont les premiers, les « paramilitaires » de Carlos Castaño, qui sont arrivés dans le village et ont assassiné vingt personnes, soupçonnées de « collaborer » avec la guérilla marxiste. Huit jours après, ce sont les gens de la guérilla, autrement dit les Farc, ou Forces armées révolutionnaires de Colombie, qui ont débarqué et qui, sous prétexte que les survivants n'avaient pas assez résisté, sous prétexte qu'ils avaient peut-être même fraternisé avec l'ennemi, en ont tué dix de plus.

Aujourd'hui, ils sont là. Enfin, trois rescapés de cette double tuerie sont là, revenus sur les lieux du drame, dans ce village du bout du monde, aux confins de l'Etat de Cordoba, où ils ont voulu récupérer ce qui reste des outils, effets personnels, objets, que, dans la précipitation de ces deux folles nuits de fuite, ils ont abandonnés derrière eux. Il y a Juan, le plus vieux. Manolo, dit « le Blond », parce qu'il est un peu

plus clair. Et puis Carlito, l'instituteur – c'est lui qui, le jour de ma visite au camp de Tierra Alta, chef-lieu de la municipalité, m'a proposé de les accompagner : « c'est bon, pour nous, un gringo ; c'est une protection ; ça les empêchera de nous retomber dessus ».

Nous sommes partis, de bon matin, dans l'autobus sans vitres qui fait le trajet jusqu'au barrage hydroélectrique de Frasquillo (32).

Nous avons roulé une heure, le long du rio Sinu, sur une assez bonne route, bordée d'arbres en fleurs, où nous n'avons pas rencontré de check point (preuve que les paramilitaires sont chez eux dans le Cordoba ? que la partition du pays est consommée et qu'ils ont, comme les Farc, de vraies zones où ils ont pris la place de l'armée ?).

A Tucurra, sur le fleuve, nous avons passé le barrage, ainsi que le camp en dur construit par les Suédois et les Russes, et nous sommes allés plus loin, à Frasquillo, récupérer une barge à fond plat qui, deux *vueltas* plus loin, deux boucles de fleuve plus bas dans la direction de l'Antioquia, nous a déposés sur l'autre rive, au pied de la montagne.

Et c'est un peu avant midi, après une heure de marche sur une mauvaise piste, ouverte à coups de machette dans une de ces zones dont les cartes disent : « datos de relieves insuficientes » et où l'on sait seulement que les Farc, cernées, depuis la plaine, par les paramilitaires, ont leurs plus solides bastions, que nous sommes arrivés dans ce lieu de désolation qu'est devenu Quebrada Naïn.

Des paysans sont là, venus du village voisin : comment est-ce à Tierra Alta ? est-ce qu'il y a du tra-

vail ? de l'argent ? est-il vrai que la municipalité donne des terrains ? qu'elle peint gratuitement les maisons ?

Il y a un autre groupe, des Indiens d'un autre village, plus au nord, à la lisière du Parque Paramillo, en pleine zone Farc, qui sont venus, eux aussi, aux nouvelles, pieds nus, à dos de mule, vêtus de bouts de tissu noir effilochés et, pour certains, de passe-montagne : que fait l'armée ? est-ce vrai qu'elle ne protège plus les gens et qu'elle confisque les escopettes de chasse ? est-il possible qu'elle marche la main dans la main avec les paramilitaires ? et surtout, surtout, a-t-on des informations sur l'assassinat, à Tierra Alta, en pleine rue, de José Angel Domico (35), le leader des Indiens de l'Alto Sinu, qui était descendu discuter des compensations dues en échange des 400 hectares de bonne terre inondés par le barrage ?

Mais le village lui-même est désert. Pas détruit, non. Même pas pillé. Juste vide. Absolument, effroyablement vide. D'humbles maisons de paille et de bois, dispersées le long du torrent et dont on sent à mille signes – les portes restées ouvertes ; une sandale pourrie ; un bout de tuyau, sur le sol, déjà rouillé ; un morceau de salopette presque réduit en poussière... – qu'elles ont été comme soufflées par la folle violence de ce double assaut.

« Pourquoi ? demande Manolo, figé dans ce qui fut sa maison et où l'humidité, la poussière, la force de la végétation ont déjà commencé de manger les murs, putréfier le toit, gondoler, presque retourner, le sol de terre battue. Pourquoi est-ce qu'ils sont venus ? Pourquoi est-ce qu'ils ont fait ça ? Ici, à Quebrada Naïn, on n'a jamais rien su de la violence... (36) »

Et on sent, à la tonalité lassée, chantante, de sa voix que ces questions, il n'a cessé de se les poser, jour et nuit, depuis des mois ; et on sent qu'elles ont fait l'objet, dans les mêmes mots, et avec les mêmes Juan et Carlito, de dizaines de conversations sans fin.

« A cause des narcos, répond Juan, sur le même ton, une pioche rouillée dans une main, un bassine en mauvais émail dans l'autre. Il paraît qu'ils vont installer une *cocina*, un chaudron à coca. Et il fallait qu'il n'y ait plus personne.

— Tu crois ? enchaîne Carlito. D'habitude, ils veulent être loin de la ville pour que les hélicoptères des "antinarcóticos" ne puissent pas arriver. Nous, on était si près...

— Pues no se... Alors je ne sais pas... »

Juan fait un signe de croix. Et ils recommencent, tous les trois, d'errer entre les maisons vides :

« Ay, sagrado corazon, que calamidad ! »

La Colombie en guerre c'est aussi, bien évidemment, Bogota avec ses assassinats en pleine rue, ses sicaires, ces gens que l'on kidnappe « en gros » et que l'on revend « au détail » aux unités urbaines des Farc — c'est, à Soacha, le quartier le plus pourri de la ville, cet officier de police en retraite, lié, lui, à l'autre bord, c'est-à-dire aux paramilitaires, qui raconte comment il a rassemblé cinquante voisins dans une « junta de nettoyage social », comment il les a taxés, chacun, de 80 000 pesos, et comment il a mis trente contrats sur la tête de trente enfants qui : 1) se droguaient à la colle ou au pot d'échappement de camion ; 2) appartenaient eux-mêmes à des bandes de sicaires ; 3) avaient la coupable habitude de se nourrir de rats, de

vivre dans les égouts et d'aller, après cela, exposer leur saleté sous le nez des honnêtes gens ; 4) faisaient, par voie de conséquence, baisser les prix de l'immobilier du quartier ; et 5) ont bel et bien été, pour vingt d'entre eux, éliminés.

La Colombie en guerre c'est ce gang – Farc ? paramilitaires ? simples « bandoleros » ? – qui va trouver ceux de la ville souterraine, autrement dit les clochards des quartier pauvres, et les convainc, moyennant versement immédiat de quelques milliers de pesos, de contracter une assurance-vie au profit d'un membre du gang – « tu n'as rien à faire, disent-ils au clochard ; tu signes ici, au bas du papier ; on s'occupe, nous, du reste, de la paperasserie avec l'assurance ; et, rien que pour cette signature, on te donne, là, tout de suite, ce bon paquet de pesos » ; le clochard, bien sûr, signe ; appâté par les pesos, il ne va pas chercher plus loin et signe ; sauf que, une fois qu'il a signé, commencent la chasse à l'homme, la poursuite dans les égouts ou dans les bidonvilles de Belen et Egipto ; et, quand ils l'ont rattrapé et tué, ils touchent la prime d'assurance – opération Bogota propre !

La Colombie, c'est Medellin, où j'ai mis un peu de temps à comprendre quel nouveau groupe se cachait derrière le sigle étrange, « MAT », que je voyais s'afficher sur les murs de la ville : Mouvement, Action, Travail ? Mouvement pour l'Ascension des Travailleurs ? Mas Amor y Tierra ? Mouvement Atypique Terroriste ? Mouvement Anarchiste Temporaire ? Mouvement pour l'Autonomie du Travail ? Non. « Maten A Los Taxis ». Littéralement : « Tuez les

taxis ». Faites-leur la chasse, tuez-les. surtout les gros taxis jaunes, et surtout ceux qui sont équipés d'une radio, car le cartel de la drogue a la preuve qu'ils se servent de ces radios pour communiquer avec la police et dénoncer les dealers de coca. Depuis le début de l'année, on en aurait déjà tué vingt-trois. Et trente à Bogota. Comme ça. Sur une simple rumeur. Sous les balles de tueurs à gages aussi invisibles qu'impunis.

La Colombie, c'est tout cela. Mais le village soufflé de Quebrada Naïn, cette humble vie pétrifiée par la double sauvagerie des paramilitaires et des Farc (37), ces bonheurs brisés, ces désespoirs presque muets (38), l'image de Carlito errant dans ce qui fut sa rue, rasant les murs, le bras à demi levé comme s'il voulait se protéger d'un nouveau coup, ces innocents qui, face à ces deux armées devenues folles et dont l'affrontement leur est inintelligible, face, aussi, à la troisième armée, l'armée régulière de Colombie, qui n'a pas bougé le petit doigt pour les protéger, ne savent ni vers qui se tourner ni où placer leur espérance – ces hommes, ces ombres d'hommes (39), me semblent la quintessence de cette guerre qui, comme à Bujumbura, à Luanda, à Sri Lanka, s'en prend une fois de plus, et d'abord, aux simples et aux désarmés.

Jadis, il y a trente ans, vingt ans, autant dire un siècle, on allait au bout du monde chercher des destins exemplaires, des hommes d'exception, des héros. Jadis, en 1969, j'allais, non pas exactement en Colombie, mais au Mexique, dans des villages du Chiapas semblables à Quebrada Naïn (40), à la rencontre d'hommes et de femmes qui, si modestes fus-

sent-ils, me semblaient portés, comme soulevés de terre, par le souffle de l'insurrection mondiale des opprimés – et ne m'intéressaient que pour cela. Juan, Carlito, Manolo, ne sont portés par rien. Ils ne sont ni des héros ni des personnages d'exception ni des destins. Ce sont de toutes petites gens, des existences minuscules (41) – Michel Foucault aurait dit des hommes « infâmes », sans « fama » ni « histoire », dont l'essentiel de la vie se réduit à tenter de survivre et qu'on ne trouvera répertoriés dans aucune des archives où se consigne la geste des nations. Là, dans la nuit tiède, allongé sur la terre battue de la hutte où ils ont installé notre campement et où le bruit du torrent en contrebas, celui, surtout, des tourbillons d'insectes, m'empêchent de dormir, je ne peux m'empêcher de penser au chemin parcouru – l'autre chemin, le vrai, celui des boucles, non du fleuve, mais de l'Idée : humanisme année zéro ; l'Histoire réduite à son humanité vivante ; en passant de l'infiniment grand des hommes de marbre d'antan et de leurs tracés biographiques fulgurants à l'infiniment petit de ces hommes « faits de tous les hommes, et qui les valent tous et que vaut n'importe qui », en passant du sel de la terre à son reste, nous avons changé d'infini – c'est ainsi... (43).

« Que s'est-il passé à Quebrada Naïn ? Est-il possible que vos hommes aient assassiné de sang-froid des survivants d'un massacre perpétré par ceux d'en face, vos ennemis jurés, les paramilitaires ? »

L'homme à qui je pose cette question s'appelle Ivan Rios. Il est un responsable de haut rang des Farc. Et nous sommes dans son bureau de San Vincente del Caguan, la base rouge, la zone libre, les Colombiens disent « el despeje », que le gouvernement, au terme de trente ans de combats acharnés, et en échange d'un engagement à ouvrir des négociations de paix, a fini par leur concéder, en pleine forêt amazonienne, à 600 kilomètres à vol d'oiseau au sud de Bogota. 42 000 km² de bonne terre. L'équivalent de la Suisse, ou de deux fois le Salvador. Et, sur toute l'étendue du territoire, dans le bourg même de San Vincente comme sur la route qui m'a mené au camp militaire de Los Pozos, zéro policier, zéro militaire de l'armée régulière, plus trace, en somme, et à part une vague « garde civile » désarmée, de l'Etat central colombien : juste des bunkers ; des tranchées ; des prisons souterraines où sont regroupés, paraît-il, les centaines de séquestrés enlevés dans le reste du pays ; des champs de coca, des cuves, des fûts d'acide sulfurique et d'acétone, bref, des laboratoires de cocaïne qui n'ont plus rien à craindre, paraît-il, ni des fumigations du « plan Colombie » américain, ni des défoliations des policiers antidrogue ; et puis, partout, à tous les carrefours et tous les points stratégiques, des hommes et des femmes en treillis – mais détendus, enjoués, presque désinvoltes tant ils se sentent *chez eux*.

« Tout peut arriver, me répond Rios, petite silhouette ronde, cheveux cosmétiqués, collier de barbe noire – il passe pour le cerveau des Farc, l'un des conseillers politiques du chef suprême, Manuel Marulanda Velez, alias "Tirofijo", en français "Tire dans

le mille", dont la presse colombienne aime dire qu'il est "le plus vieux guérillero du monde".

« Tout peut arriver. Il y a des bavures dans toutes les guerres. Mais... »

Une femme-soldat vient d'entrer. Porteuse d'un message. L'arrivée, annoncée pour la mi-journée, de Camilo Gomez, haut-commissaire pour la paix du Président de la République Pastrana, qui vient renouer le fil d'un dialogue dont chacun sait, à Bogota, qu'il est, plus que jamais, dans l'impasse.

« Des bavures, oui, il y en a. Mais ce n'est pas notre ligne. Nous sommes un mouvement révolutionnaire. Marxiste, léniniste et, donc, révolutionnaire. Vous écoutez trop nos adversaires. »

Il semble sincère. Sympathique et sincère. Mais que sait-il de la situation sur le terrain? Que sait-il, ici, dans ce camp retranché de Los Pozos, de tous les cas, dûment documentés par les Nations Unies, où ce sont bel et bien ses « révolutionnaires » qui ont brûlé, violé, torturé, égorgé?

« Ce ne sont pas vos adversaires que j'écoute, lui dis-je. Mais les victimes. Les survivants. Et toutes les ONG indépendantes qui vous accusent de tant de crimes : recrutement forcé d'enfants-soldats, massacres, enlèvements massifs... »

Il me coupe.

« Les enlèvements collectifs ce n'est pas nous. Ce sont les guévaristes de l'Ejercito de liberacion nacional, l'ELN. »

J'observe, pour moi-même, que c'est lui qui, pour l'heure, a placardé sur son mur quatre portraits de Che Guevara. Mais je poursuis.